

Du cul et des lettres pour tous

NATHALIE QUINTANE, *Tomates*, P.O.L, 2010, 144 p.

NATHALIE QUINTANE, *Crâne chaud*, P.O.L, 2012, 224 p.

Julien Lefort-Favreau

Numéro 300, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69423ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefort-Favreau, J. (2013). Compte rendu de [Du cul et des lettres pour tous / NATHALIE QUINTANE, *Tomates*, P.O.L, 2010, 144 p. / NATHALIE QUINTANE, *Crâne chaud*, P.O.L, 2012, 224 p.] *Liberté*, (300), 36–37.

Du cul et des lettres pour tous

Le pari mélancolique de Nathalie Quintane.

JULIEN LEFORT-FAVREAU

LOUIS-AUGUSTE Blanqui est connu pour son engagement dans les révoltes populaires de 1830, de 1848 et de 1871, le *trifecta* du parfait révolutionnaire du dix-neuvième siècle; Brigitte Lahaie est une ancienne actrice porno reconvertie en animatrice radio; Nathalie Quintane, quant à elle, est ce qu'on appelle cavalièrement une « auteure expérimentale ». Tout, en apparence, sépare ces trois individus. Leur rencontre, hautement improbable, a pourtant lieu dans ces deux « romans » que sont *Tomates* et *Crâne chaud*.

Au mitan des années quatre-vingt-dix, le philosophe Daniel Bensaid, constatant l'échec d'un certain héritage gauchiste, élaborait la belle idée d'un *pari mélancolique*. En bon benjaminien, Bensaid savait que le temps n'est pas une téléologie, pas plus qu'il n'obéit à un déterminisme mécanique. L'activité politique, nous disait-il, est marquée par la mélancolie inspirée par les défaites du passé – non pas par un romantisme de l'échec, mais bien par la nécessité d'alimenter une mémoire des vaincus et de conjurer cette dernière par l'espérance d'un avenir imprévisible. *Tomates* de Nathalie Quintane est en quelque sorte une manifestation de cette radicalité mélancolique, de cette cohabitation bordélique des temps, de ce coup de dés lancé vers l'avenir.

L'ouvrage a pour point de départ l'affaire Tarnac. En 2008, Julien Coupat, que certains connaissent peut-être comme le fondateur de la revue *Tiqqun*, ainsi que plusieurs membres d'un même groupe activiste, est arrêté par les autorités françaises dans le cadre d'une affaire de sabotage sur des rails de la SNCF. Poussée par le désir de faire un livre « intense », un livre « qui est une fête », c'est « penchée sur ses plants de tomates » et relisant *L'éternité par les astres* de Blanqui que Quintane médite sur le passé révolutionnaire de la France, mais aussi sur des événements plus récents, notamment les émeutes des banlieues de 2005. L'action insurrectionnelle est donc le sujet principal de *Tomates*. Quintane se fait porteuse non seulement des échecs révolutionnaires du passé, mais de ses propres défaites artistiques. « L'insurrection ne

peut pas avoir lieu dans un livre. Quelque chose a lieu dans un livre. Autre chose qu'une insurrection aura lieu dans ce livre. » Si ces trois courtes phrases concernent le roman *Les Jumelles* de Pierre Alferi, on peut néanmoins y lire une sorte d'aveu d'échec plus général. Son petit livre à elle peut bien sûr appeler à l'insurrection, il n'en est pas le lieu pour autant. Ce qui peut apparaître comme un bête énoncé logique (un livre n'est pas la vie, une idée n'est pas un objet, on ne peut pas dormir sur le mot *lit*, etc.) constitue également la réfutation de tout un pan des avant-gardes esthétiques qui promouvaient le texte au rang d'outil privilégié du renversement des idéologies bourgeoises. Au détour d'une parenthèse, Quintane fait d'ailleurs référence à Philippe Sollers chantant *l'Internationale* dans un bus en Chine, scène emblématique des promesses déçues de ces avant-gardes. Devant leur incapacité à transformer durablement les formes esthétiques et le monde par ricochet, il ne faut pas rendre les armes. Il vaudrait mieux s'inspirer de ce passé récent où la littérature et le politique se tenaient côte à côte sans se gêner, et entretenir une mélancolie de ces défaites même si désormais les auteurs ne sont plus « du côté de ceux qui organisent ». La question de Quintane est donc : que peut un texte maintenant ? Que peut la littérature si elle n'a plus les capacités insurrectionnelles de Blanqui ou de Coupat ?

Si elle veut remporter son pari mélancolique, la littérature doit trouver des formes qui correspondent aux révoltes contemporaines. « On sait bien comment sonne la Révolution, parce que l'on connaît sa langue : c'est celle du XVIII^e. Comment une prose classique française fait-elle entendre le son du canon de 2009 ? » Chercher des formes : c'est essentiellement ce que fait Quintane. Sa langue déconstruite, une langue du choc et de la brusquerie, remplie de syllogismes et de « problèmes de ponctuation », est une manière d'être

en phase avec son époque. Être de son époque, c'est parler des événements récents de façon anachronique, convoquer Blanqui pour mieux les saisir. Être de son époque, c'est aussi s'insurger contre cette « restauration » esthétique qui caractérise la littérature contemporaine et qui vient la forcer à un « chagrin commémoratif ».

« Faire entendre le son du canon », c'est faire rire. Il s'agit là d'une des principales innovations de ce livre : à défaut d'une insurrection, *Tomates* contient de nombreuses surprises. Étonnant sans arrêt le lecteur, jouant avec lui, c'est un peu de manière clownesque que Quintane avance aux côtés de Coupat, de Blanqui ou de Marx. Petite sœur marrante de ces messieurs sérieux, elle utilise l'humour évidemment comme un outil critique, mais aussi parce que, semble-t-elle nous dire, la littérature comme la révolution est une affaire de rythme ; pour ne pas se faire attraper par la police, il faut savoir se faulxer, et vite en plus. Faisant cela, Quintane crée un objet pop, à la fois trop expérimental pour plaire au grand public et trop amusant pour plaire aux intellos (pas nous, les autres, ceux qui ne sont pas drôles). Ce côté pop, on le retrouve également dans *Crâne chaud*, son dernier livre. Si *Tomates* dit la mélancolie de ne pas tout à fait parvenir à faire du terrorisme avec

NATHALIE QUINTANE
Tomates,
P.O.L., 2010, 144 p.

NATHALIE QUINTANE
Crâne chaud,
P.O.L., 2012, 224 p.

les livres, *Crâne chaud* est, quant à lui, alimenté par la mélancolie de ne pas être lu « par tous ».

Crâne chaud est un livre sur la sexualité où il est beaucoup question de l'émission de Brigitte Lahaie, tribune populaire où les honnêtes citoyens appellent pour obtenir des conseils avisés sur leurs pratiques privées. Fascinée par la clarté du discours de l'animatrice radio, par ses qualités pédagogiques, Quintane consacre donc de longues pages aux interventions des auditeurs de Lahaie et à ses réponses instructives. Ça, c'est le *sujet central* du livre. Mais il me semble que lorsqu'elle parle de cul, Quintane parle d'autre chose – alors que la littérature nous a plutôt habitués à l'inverse. À l'écriture d'un livre sur le désir et la passion dévorante, Quintane préfère faire un livre sur les problèmes sexuels des masses. Lahaie occupe une fonction sociale bien précise : celle de recueillir les témoignages des citoyens anonymes. Dans cette expression anarchique et impudique des désirs de tout un chacun, Quintane semble trouver beaucoup de réconfort. Le caractère populaire de l'émission de Lahaie la charme, mais provoque également son envie. C'est comme si elle s'emparait de ce personnage parce qu'elle lui jalouse son côté pragmatique : alors qu'elle s'acharne à trouver des formes novatrices tout en vou-

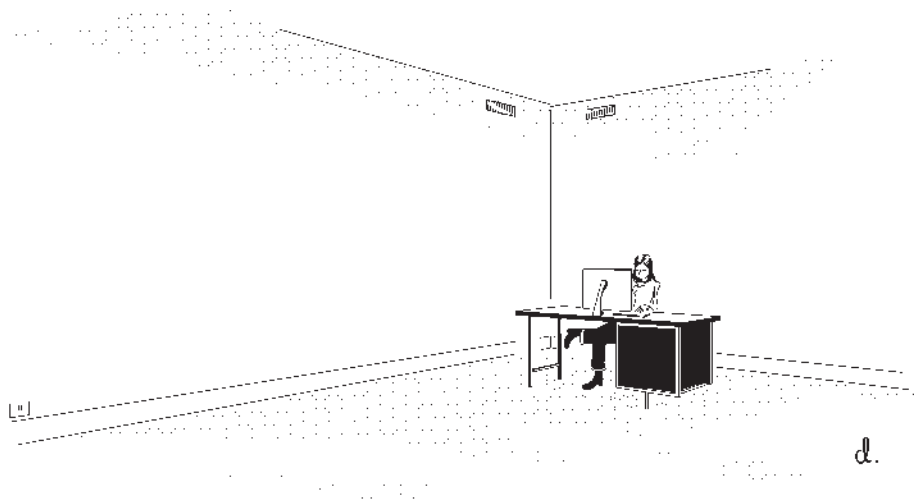
d'assigner un genre précis aux deux livres dont il est question ici. Provoquant des chocs entre les idées, des rapprochements saugrenus, Quintane s'attaque à la fois à la progression narrative et à la logique argumentative. Elle investit le flou générique comme une arme, à la fois contre les autres et contre elle-même. En effet, Quintane fait comme si, constatant la stérilité tant des formes classiques que des écritures dites formalistes, qui souvent n'arrivent pas à camoufler leur pénible ennui, elle avait décidé d'être plus futée. Ses livres sont constitués d'une suite de fragments, de notes de bas de pages et d'annexes, objets non identifiables qui évitent les catégories marchandes. En même temps, comble de l'ironie, on a beaucoup parlé de *Crâne chaud* dans les médias français. Parler d'une actrice porno, c'est juste assez chic pour s'assurer une place dans *Les Inrocks*.

Cette stratégie de détournement est également celle que Quintane adopte pour parler de sexualité. Elle ne cherche pas une « essence » de la sexualité : elle l'utilise pour parler d'autre chose. Quitte à passer du coq à l'âne, entre deux passages sur Lahaie, Quintane parle assez longuement de Jean Genet et de son *Captif amoureux*. Celui-ci aurait le mérite d'avoir réussi à « expliquer vachement bien » l'érotique du rapport entre le

Palais et le bidonville. S'il y a bien un auteur français moderne qui a réussi à faire une œuvre profondément politique, sans jamais tomber dans les pièges de l'engagement bien-pensant, c'est Genet. Il faut voir cette présence bienveillante de celui qu'elle appelle simplement Jean comme une excellente caution pour son œuvre à venir : la bonne littérature est toujours du côté de la défaite, des vaincus, des Palestiniens, nous dirait Genet, mais à l'unique condition de pouvoir le faire en toute mauvaise foi.

Je ne suis pas sûr que Quintane ait le génie de Genet pour parler de cul et de politique, mais je suis toutefois convaincu que *Crâne chaud* et *Tomates* forment un diptyque majeur de la littérature contemporaine française. Ils sont majeurs précisément parce

qu'ils n'adoptent en rien les traits de la Grande Littérature Française. C'est bien à l'abri avec les révolutionnaires et les actrices pornos que Quintane se tient au chaud. Lus côte à côte, ces deux livres ont une force de frappe considérable, car de ces objets informes, imparfaits, presque bâclés émerge une envie d'écrire, de lire, et peut-être même d'être un peu civilement désobéissant. Avec son intelligence si vive qu'elle en est presque arrogante, Quintane joue aux dés avec l'avenir – à la fois l'avenir du politique et celui de l'art. Il faut cultiver son jardin, qu'il soit secret ou potager, stocker des fantasmes et des tomates (bio) pour préparer la prochaine insurrection. **L**



L'angoisse du cube blanc.

lant rejoindre le plus de gens possible, Lahaie, elle, a un véritable public – sa parole est largement diffusée.

Déjà, dans *Tomates*, Quintane écrivait, un brin sophistiqué : « La littérature n'est pas accessible au grand public. Le grand public veut faire la fête. La littérature c'est la fête. » Comment faire pour rejoindre ce dit « grand public » si on refuse les codes esthétiques conventionnels ? Comment rejoindre le plus grand nombre, disons le même nombre d'auditeurs que l'émission de Brigitte Lahaie ? Comment concilier l'adresse populaire et l'expérimentation formelle ? Ni poésie, ni fiction, ni prose poétique, ni tout à fait essai, il est difficile